

J'AI RENCONTRÉ FIDEL CASTRO

par Bernard Dorin



UNE FIGURE DE LA FIN DU XX ÈME SIÈCLE

En fin 2016, s'éteignait à près de 90 ans l'homme qui avait bouleversé, non seulement Cuba et l'Amérique centrale, mais aussi l'équilibre de l'ensemble de la planète. Jugé comme un tyran sanguinaire par les uns, et comme un exemple de liberté et de nationalisme par les autres, on peut estimer que Fidel Castro a eu une influence sur l'ensemble du monde. Il ne s'agit pas ici de refaire l'historique de la domination de Castro sur Cuba ni sa politique d'opposition aux États-Unis, qui sont d'ailleurs bien connus, mais de montrer par quelques anecdotes et exemples choisis quel a été l'influence du dictateur cubain sur l'évolution politique et sociale non seulement de Cuba, mais d'une grande partie du monde.

Il se trouve qu'au moment où Castro développait sa politique, d'abord régionale, puis quasi mondiale, je me trouvais au Quai d'Orsay comme Directeur d'Amérique (aujourd'hui on dit «des Amériques») et donc responsable de l'ensemble de la politique française sur la totalité du continent américain. Plutôt que responsable, rôle qui incombait évidemment au Président de la République, et au Ministre des Affaires Étrangères, Claude Cresson, je devrais dire modeste inspirateur de notre politique en Amérique, ce qui était d'ailleurs une lourde charge puisque cette politique englobait un pays qui était déjà la première puissance mondiale : les États Unis.

Je vais donc m'efforcer par quelques anecdotes vécues, de retracer notre politique américaine de l'époque ; elles permettront sans doute de comprendre plus aisément les agissements non seulement de Fidel Castro, mais aussi de Kennedy et de Kroutchev.

Je voudrais d'abord expliquer les raisons qui m'amènent à parler d'un Fidel Castro intime que les détracteurs et les admirateurs du Président cubain n'ont que très rarement signalé. En fait mon premier contact avec Fidel Castro est du à un hasard de circonstance.

Il se trouve que j'avais incité mon frère Gérard à venir me retrouver au Canada alors que j'avais été nommé attaché d'ambassade à Ottawa. Dans la capitale canadienne, il avait insisté pour que nous passions quelques jours de congé pour visiter Cuba, et d'abord sa capitale la HAVANE ; on nous avait assuré que sur une plage proche de la capitale cubaine se trouvaient des coquillages magnifiques, ce qui attirait très

vivement la curiosité de mon frère. Nous voici donc à la découverte de cette plage proche de la Havane où nous découvrons effectivement de splendides coquillages que nous assemblons en pyramide dans l'espoir de nous emparer des plus beaux.

Nous sommes si intéressés dans cette découverte que nous ne voyons pas avancer vers nous une troupe de militaires cubains armés de mitraillettes impressionnantes. Ces derniers nous capturent en nous ligotant les bras et nous conduisent ainsi ficelés jusqu'à leur poste de commandement dirigé par une jeune cubaine qui nous déclare avoir été mobilisée par le régime officiel de Baptista.

Elle ordonne au chef de la patrouille de nous délier les poignets, alors que ce dernier insistait pour nous fusiller sur le champ, soutenant que nous étions des partisans de Fidel Castro, envoyés là pour sonder les défenses de la capitale cubaine. Nous sommes donc libérés de nos liens et, au lieu d'être fusillés, nous sommes invités à partager un verre de muscat de l'amitié.

Revenus à la Havane encore émus par notre aventure, nous avons pris, dès le lendemain matin le premier avion pour la Floride, et appris le même jour que la capitale cubaine avait été prise par les rebelles dirigés par Fidel Castro. Cet épisode nous a tellement marqué qu'il représente à mes yeux, bien qu'il soit fictif, ma première rencontre avec le nouveau chef de l'État cubain.

2 - L'ACCUEIL

Le hasard a voulu que j'aie cette fois de vraies rencontres avec le dictateur cubain qui, devant l'hostilité montrée par les États-Unis, avait décidé de se tourner vers le communisme, et donc de prendre sa place dans la guerre froide soviéto-américaine.

J'ai aussi été nommé directeur d'Amérique au Quai d'Orsay, c'est à dire responsable des relations franco-cubaines. Cette désignation va me conduire à être envoyé à plusieurs reprises à la Havane pour discuter des relations franco-cubaines dans le cadre de la guerre froide américano-soviétique dirigée par Kennedy d'une part, et par Kroutchev de l'autre. C'est ainsi que j'ai été conduit à effectuer plusieurs voyages officiels à Cuba et à avoir des relations suivies avec celui qui était considéré en Occident comme un dictateur sanguinaire dont l'exemple était susceptible de contaminer l'ensemble des États d'Amérique latine.

Dès notre première rencontre, l'accueil de Fidel Castro a été particulièrement chaleureux. Du plus loin qu'il m'apercevait entouré d'un ou deux diplomates cubains à l'extrémité du palais de la Havane, le dictateur cubain courrait vers moi, les bras ouverts, et il me faisait de grandes embrassades tellement vigoureuses qu'il me déséquilibrait, alors que j'étais pour lui un modeste diplomate français.

J'ai encore dans les yeux une épaisse barbe qui commençait à blanchir et l'uniforme kaki clair qu'il endossait la plupart du temps pour accueillir les visiteurs étrangers. Il parlait alors uniquement l'espagnol et, d'une voix à faire trembler les murs du palais. Nous allions alors dans les sous-sols pour les entretiens proprement dits.

3 - LES SÉANCES DE TRAVAIL

Les instructions qu'on m'avait données étaient claires : je devais à tout prix rencontrer Castro en tête-à-tête pour tenter de découvrir ses projets, tant en Afrique qu'en Amérique latine. Je m'attendais à être éconduit, mais c'est le contraire qui eut lieu. J'ai eu ainsi l'occasion et la chance de discuter plusieurs fois en tête-à-tête avec le président cubain et notamment de passer une soirée dans le yacht présidentiel

ancré dans la baie des Cochons.

Voici comment les choses se présentaient : entouré par quelques collaborateurs, nous empruntions un petit ascenseur pour nous rendre deux étages ou trois étages en dessous du palais. Arrivés là, les conseillers nous quittaient et nous restions seuls pour une bonne partie de la nuit. La salle de discussion ressemblait à la salle d'une école primaire française avec une vingtaine de chaises demeurées vides. Je devais m'installer au premier rang pour prendre note de ce que disait le leader cubain. Quant à lui, il faisait l'ascension de deux ou trois marches à la manière d'un professeur de collège et la conversation qui avait commencé juste après le dîner et se prolongeait en général plusieurs heures. J'ai tort de parler de conversation car il s'agissait en fait d'un monologue de Fidel Castro.

De façon assez désordonnée, le chef cubain parlait de tout, par exemple de la soya (récolte en espagnol), de l'armée cubaine, de la relation avec les États voisins, de la situation alimentaire du pays, du conflit avec les États-Unis, et de cent autres choses que j'avais pour charge de révéler. Tous les quart-d'heure, le chef cubain se levait de sa chaise et il faisait quelques pas de décontraction. Quant à mon propre rôle, il était modeste et consistait seulement à relancer le torrent verbal de mon interlocuteur par quelques courtes phrases comme : *y los Americanos* ou *las relaciones franco-cubanos* etc. Cet exercice durait plusieurs heures, et ne se terminait que lorsque mon interlocuteur, vaincu par le sommeil, se levait pour signifier la fin de cet entretien unilatéral.

Pour moi, la tâche n'était pas finie, je rejoignais au Chiffre une pauvre secrétaire qui avait attendu mon retour une grande partie de la nuit, et je dictais alors les points forts de la conversation avec Castro pour le Quai d'Orsay. Je ne sais pas quel usage ce dernier en faisait, mais les résultats de ce délire verbal doivent toujours exister dans les archives du Département.

4 - L'HUMOUR DE CASTRO

Ces interminables conversations avec le maître de Cuba pourraient paraître fastidieuses à la longue. Elles étaient toutefois égayées par l'humour dont Castro émaillait la plupart de ses discours. Je ne vais pas citer la plupart de ces anecdotes qui doivent d'ailleurs se trouver dans les archives du Département, pour me contenter de rapporter l'histoire choisie par Castro le soir même du premier dîner servi en mon honneur le lendemain même de mon arrivée à Cuba, lors de ma première mission. La coutume consistait alors à réclamer de chacun des invités une histoire, et comme j'étais l'invité d'honneur assis à la droite de Castro, c'était à moi de présenter la première « sieste ».

Comme je ne m'étais préparé à rien de tel, j'ai dû chercher dans mes souvenirs une anecdote présentable, et j'ai fini par raconter l'histoire des trois vieillards, ce qui n'a pas manqué de plaire aux hôtes du dîner. Je la livre ici en raccourci.

Trois vieillards racontent successivement leurs malheurs. Le premier déclare qu'il avait, le temps de sa jeunesse, une remarquable vue, mais qu'aujourd'hui c'est à peine s'il voyait le gros arbre planté devant sa porte.

Le deuxième vieillard dit qu'il avait dans sa jeunesse une ouïe merveilleuse, mais qu'actuellement il entendait à peine l'explosion d'un obus à quelques mètres de sa maison.

Quant au troisième vieillard, il déclare comme les deux précédents (c'est bien triste de vieillir !) que, se sentant dispos dans la matinée, il avait fait à son épouse une politesse, puis une autre deux heures plus tard, et encore une autre avant le déjeuner. Comme son épouse lui rappelait l'existence des deux premières politesses, le troisième vieillard s'écrie « C'est la mémoire qui flanche ! »

Fidèle Castro trouva l'anecdote amusante, mais s'écria : «j'ai une bien meilleure histoire : ainsi un groupe de parents d'amis viennent visiter la Havane un vieillard tellement malade que son décès semble imminent. Cependant les visiteurs entendent à l'étage supérieur un énorme brouhaha , et comme on demande au vieillard mourant ce qui se passe, ce dernier répond :

- *Es mi padre que hace el borracho con una prostituta !*

Ce qui peut être traduit par «*C'est mon père qui fait la foire avec une prostituée !*»

Les hôtes de Castro ont éclaté de rire, reléguant ma propre histoire comme une anecdote sans intérêt.

5 - L'AFFAIRE DES FUSÉES

Alors que j'étais membre de la délégation française à l'ONU ayant résidence à New York, j'ai eu l'occasion de trembler pour la paix du monde dans les circonstances suivantes : les membres de la délégation française avaient été conviés à dîner chez le consul général de France à New York et nous attendions avec une certaine angoisse d'écouter le discours qu'avait annoncé le Président Kennedy, alors qu'une armada soviétique que l'on savait remplie de fusées nucléaires se dirigeait vers la côte orientale des États-Unis.

Le Président américain avait sommé le pouvoir soviétique d'arrêter la flotte qui se dirigeait en fait sur Cuba, avec l'accord et peut-être même la suggestion de Fidel Castro.

Évidemment, si l'ultimatum américain n'était pas pris en compte par Moscou, il était clair que la troisième guerre mondiale serait inévitable et plus meurtrière que les deux premières, en raison de l'emploi de l'arme nucléaire dans les deux camps.

Je me souviens de ce dîner où la conversation avait porté uniquement sur les effets de l'arme nucléaire alors que la flottille soviétique était en route. C'est ainsi que l'un des hôtes du Consul général a souligné qu'en cas de conflit entre l'URSS et le monde occidental, la ville où nous nous trouvions - New York - serait l'une des premières cibles soviétiques. Je me souviens des propos d'un autre hôte qui disait qu'il fallait s'attendre à un déluge de feu et « *d'une porte claquée au fond de l'enfer* ».

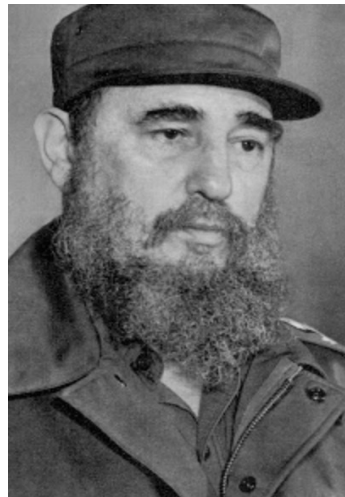
Au cours de mes conversations avec Castro, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de lui demander si son accord - et peut-être même sa demande d'armes nucléaires - était raisonnable dans la mesure où cela pouvait signifier un troisième conflit mondial. Fidel Castro m'avait à chaque fois répondu que s'il avait poussé Krouchtchev à envoyer des fusées à Cuba, il ne croyait absolument pas que Kennedy aurait riposté militairement, et qu'en conséquence Cuba aurait acquis en cas de livraison nucléaire une protection qu'il n'avait jamais pu atteindre depuis lors. À mon sens, jamais le monde n'a été aussi proche d'une destruction gigantesque.

6 - LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE CASTRO

J'imagine que le dictateur cubain a dû passer ses années de vieillesse à se remémorer les objectifs qu'il n'avait jamais pu atteindre tant en Amérique latine qu'en Afrique. J'ai un jour demandé à Fidel Castro quelles avaient été ses conclusions à la suite de l'affaire des fusées. Il m'avait répondu qu'aucun de ses objectifs internationaux n'avait malheureusement été atteint.

Ses objectifs n'étaient autres que l'adoption du marxisme léninisme par deux continents entiers : l'Amérique et l'Afrique. On peut donc imaginer la déception dont a pu souffrir Fidel Castro dans les derniers jours de sa vie, malgré les succès obtenus en Amérique latine - avec le Venezuela - et en Afrique noire, avec l'Angola et le Congo Brazzaville.

Seuls les historiens de l'avenir en se penchant sur toutes les phases du régime castriste pourront déterminer si le castrisme a été pour Cuba un joyeux bond en avant, ou une dictature effroyable.



Dans *Appelez-moi Excellence*, l'ambassadeur DORIN nous raconte les grandeurs et les misères de la vie diplomatique. Observateur perspicace, il nous dévoile de façon vivante des particularités peu connues de tous les pays où il a exercé ses fonctions.

Les grands sujets comme la morale, le courage, la fermeté, l'imagination, sont accessibles à un vaste public. Toutefois, *Appelez-moi Excellence* ne se limite pas au monde des ambassades. L'auteur, témoin privilégié, nous fait connaître d'autres aspects passionnants de sa vie, comme sa participation à la révolte kurde en Irak, son engagement dans la Francophonie ou les liens très étroits qu'il entretient depuis quarante ans avec le Québec.

À la fois expérience tirée d'une carrière exceptionnelle, documentaire et ouvrage de réflexion, *Appelez-moi Excellence* se présente comme un témoignage de vérité.